

## Jeudi Saint

— 2 avril 2026 —

Homélie du frère Gilles-Hervé Masson o.p. (09:34)

Ex 12, 1-8.11-14 / Ps 115 (116b) / 1 Co 11, 23-26 / Jn 13, 1-15

---

Frères et sœurs, chers amis, nous voici de nouveaux plongés dans la Semaine sainte. Nous sommes entrés dans les trois jours qui vont déboucher sur le dimanche de la Résurrection : jeudi, vendredi, samedi. Trois jours denses, sur lesquels va se déployer comme une unique célébration, en commençant ce soir par la messe de la cène, se prolongeant demain par la célébration de la Passion, avant que de, finalement, se prolonger encore et se parachever, en quelque sorte, dans la grande Vigile pascale. Trois jours de célébration dont la logique est profondément unifiée, trois jours où nous prenons le temps de vivre les étapes de la geste par laquelle le Seigneur Jésus a réalisé notre salut.

Restons-en pour l'heure à cette célébration particulière du Jeudi saint. En théorie, le Jeudi matin est consacré à la messe chrismale, et le Jeudi soir est consacré à la messe *In Coena Domini*, la messe de la Cène du Seigneur.

Pour fixer les idées, au gré de l'évangile que nous venons d'écouter, je retiens quelques versets. À commencer par celui-ci, qui se trouve au début de la lecture : « Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'au bout. » De fait, dans toute la vie de Jésus, dans son Mystère pascal, le Mystère de sa Passion, mort et résurrection, le principe qui est actif, c'est cet amour qui est dans le Christ Jésus. Un amour qui participe de l'amour du Père pour l'humanité, ce Dieu que nous confessons comme Celui qui veut que « tout homme soit sauvé et parvienne à la connaissance de la vérité ».

Le sacrement, le signe qui manifeste — et qui, plus que manifester donne aussi part à cet amour — c'est avant toute chose, la personne du Christ. Un être, et le seul être, qui n'ait jamais fait autre chose que d'aimer ; un être qui, tout au long de sa vie, n'a jamais été autre chose que le signe vivant de l'amour du Père. Jésus, qui n'a de cesse de nous inviter, à notre tour, à aimer comme il a lui-même aimé. Le signe de cet amour nous a été laissé dans l'eucharistie. Et saint Paul nous le dit : « Chaque fois que vous rompez le pain, chaque fois que vous buvez à la coupe, vous rappelez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. »

Mais ce soir, vous l'avez remarqué, en lisant le chapitre 13e de l'Évangile selon saint Jean, ce n'est pas sur la fraction du pain et la bénédiction de la coupe que l'accent est mis, c'est sur ce geste vraiment étonnant — vraiment étonnant — que pose Jésus. Et ce qu'il est intéressant de noter en écoutant cet évangile, c'est combien cet amour qui ne veut que se donner, rencontre des résistances. Ici, c'est Pierre. Pierre qui refuse le geste que Jésus propose. Pierre qui refuse que le « Seigneur et le Maître » s'abaisse comme il le fait aux pieds de ses disciples. Et ce n'est pas la moindre difficulté pour le Seigneur que d'avoir à affronter ces résistances à l'amour, que nous contemplons là dans la personne de Pierre mais que nous éprouvons aussi en chacun d'entre nous. Mais c'est bien de cet amour, du service de l'amour, de la diaconie de l'amour, de la liturgie de l'amour, qu'il est question, et c'est à cela qu'il nous faut nous gagner.

Alors, la première chose à faire ce soir, c'est de laisser le Seigneur s'approcher de nous. C'est de laisser le Seigneur s'approcher de ce qui, en nous, résiste le plus à son amour et à sa grâce — et c'est la même chose. La grâce, c'est l'amour gratuit et inépuisable de Dieu qui veut ressaisir notre être, qui veut le relever, qui veut le remettre en route, qui veut lui offrir le pardon de Dieu. Laissons-nous donc approcher par le Seigneur.

Et nous le savons, parce que c'est un trait de la tradition que l'on a répété souvent. Il me semble que ça a été synthétisé par le Père Henri de Lubac : « L'eucharistie fait l'Église et l'Église fait l'eucharistie. » Et par l'eucharistie, ici, j'entends bien la fraction du pain, j'entends bien la bénédiction de la coupe, mais j'entends aussi le geste eucharistique du lavement des pieds. Lorsque Jésus pose ce geste d'humilité, en fait, il obéit à la logique profonde qui est dans le sacrement du corps et du sang du Christ. Celui qui se donne, celui qui se livre à nous n'a pas d'autre souci que de se faire tout à tous — Saint Paul reprendra cette expression : « tout à tous » — il n'a pas d'autre souci que de se vider de lui-même pour nous accueillir et nous faire toute la place dans son propre Mystère.

Aussi bien, lorsque le Seigneur, après avoir lavé les pieds de ses disciples les invite à poser à leur tour ce geste, il les invite d'une part à poser le geste proprement eucharistique de la mémoire de sa Passion, mort et résurrection, mais plus largement, il les invite et nous invite à imprimer à toutes nos existences, à toute notre existence, cette logique profonde d'amour qui est en lui.

Cette logique d'amour, si nous essayons d'y répondre — et nous savons combien c'est difficile — c'est cela qui constitue l'Église, la communion de ceux qui, au nom du Seigneur, s'aiment les uns les autres, et ne se contentent pas, qui plus est, de s'aimer les uns les autres dans un entre-soi fermé, mais tout au contraire veulent attester la puissance de cet amour qui veut que *tous* les hommes soient sauvés. Et nous le redisons à chaque messe que nous célébrons : « Ceci est la coupe de mon sang versé pour vous (bien sûr) et pour *la multitude*, en rémission des péchés. »

Lorsque le Seigneur nous invite à nous laver les pieds les uns aux autres, il nous invite exactement à ce à quoi saint Paul invitait de son côté : « Ayez en vous les sentiments qui étaient dans le Christ Jésus. Lui, de condition divine n'a pas revendiqué le rang qui l'égalait à Dieu mais il s'est abaissé devenant semblable aux hommes. Il s'est fait semblable à nous en tout », et il a manifesté, par sa vie tout entière, cette puissance d'offrande, de don, de partage, de service, d'oblativité dont est capable notre humanité, même si trop souvent elle y résiste.

On le rappelle souvent, nous ne célébrons jamais *in abstracto*, on ne célèbre jamais indépendamment des circonstances dans lesquelles nous vivons, et tout le monde s'accordera à reconnaître que l'époque que nous traversons, outre les ravages des guerres dans tant de points du globe, elle est aussi caractérisée par une violence ambiante, un climat ordinaire de tension. Dans à peu près tous les débats, on passe son temps à réagir, ou plutôt à sur-réagir, à des polémiques, on passe son temps en clash, et les réseaux sociaux ne nous épargnent pas la brutalité de cette espèce d'effervescence ou d'agitation. Alors, en plongeant dans le Mystère pascal, nous revenons à l'essentiel : un amour qui se propose, un amour qui ne s'imposera jamais ; un amour qu'il nous revient d'accueillir, un amour qu'il nous revient de laisser agir en nous, et un amour qu'il nous revient aussi de partager.

Attester du Christ, attester de l'amour du Christ, attester, manifester que l'on accueille pour nous-mêmes cet amour, et ensuite, au nom même du Seigneur Jésus, aller vers les autres pour les accueillir, en évitant autant que possible les discriminations, les ostracisations, dont trop souvent les communautés — même chrétiennes — se montrent capables.

Chers frères et sœurs, à tous et toutes, à chacun et à chacune, un beau Jeudi saint, et au-delà, un beau *Triduum*, avant que de célébrer ensemble, dimanche, la Résurrection du Seigneur.

AMEN